



LE

SAGE DE L'INDOSTAN

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE



FABRE D'OLIVET
d'après une miniature d'Auguste
1799

LE

SAGE DE L'INDOSTAN

DRAME PHILOSOPHIQUE EN UN ACTE ET EN VERS

MÊLÉS DE CHOEURS DE MUSIQUE

PAR

FABRE D'OLIVET

Représenté à l'Institut national des Aveugles-Travailleurs, par les aveugles eux-mêmes, en thermidor an IV (1796)

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE-PRÉFACE

PAR

MAURICE DE LA SIZERANNE

Secrétaire général de l'Association Valentin Haüy, pour le bien des Aveugles

ET D'UNE NOTICE SUR

FABRE D'OLIVET



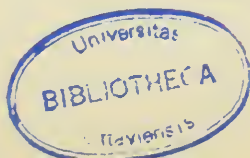
PARIS

DORBON, LIBRAIRE

6, RUE DE SEINE 6,

—

1894



LETTRE-PRÉFACE

PAR M. MAURICE DE LA SIZERANNE

Secrétaire général de l'Association Valentin Haüy pour le bien des Aveugles.

Paris, le 14 février 1893.

Monsieur,

*Vous voulez bien me consulter sur l'opportunité de la publication du « Sage de l'Indostan ». Ce n'est pas, sans doute, une appréciation littéraire que vous attendez de moi : bien d'autres ont pu vous la donner avec plus d'autorité que je ne saurais le faire. Si vous vous adressez au Secrétaire Général de l'*Association Valentin Haüy *pour le bien des aveugles, c'est qu'en écrivant ce petit drame la pensée dominante du bienfaisant Fabre d'Olivet a été d'attirer l'attention, la sympathie du public, sur la grande œuvre de son illustre ami, Valentin Haüy : la régénération sociale des aveugles par l'enseignement intellectuel et professionnel. A ce point de vue, il est un des nôtres, un* précurseur *de l'Association Valentin Haüy qui a inscrit en tête de son vaste programme la vulgarisation, par la parole et par la presse, des aptitudes des aveugles instruits à notre époque. Un jour, nous l'espérons, le public, détrompé par les faits, quittera enfin le préjugé séculaire que*

sans les yeux du corps, l'homme ne saurait faire œuvre utile à autrui, préjugé si funeste aux aveugles instruits et courageux qui cherchent à gagner leur vie par leur travail. Mais, si absorbés que nous puissions être par le soin de l'active propagande que nous poursuivons et par la recherche d'écrivains dont le talent servira notre grande cause, nous n'aurions garde d'oublier ceux qui, il y a cent ans, nous ont frayé la voie, et Fabre d'Olivet est du nombre. Il mit spontanément sa plume au service des aveugles et, dans les recueils littéraires alors à la mode, il plaida en vers et en prose la cause des enfants d'Haüy. Sans doute, écrits dans le goût de l'époque, ses plaidoyers n'ont pas toute la vigueur, toute la précision recherchées aujourd'hui lorsqu'on veut porter juste, mais ils ont eu leur heure : or, c'était la première. Honneur aux ouvriers de cette heure-là !

Une grande pensée domine tout ce petit drame du « Sage de l'Indostan » : c'est celle de la régénération du malheureux par le courage et la persévérance que donne le malheur lui-même. Plusieurs des vers de Fabre d'Olivet peuvent être cités aux aveugles comme des formules précises du devoir que Dieu impose à celui que l'infortune accable : grandir avec l'obstacle et le surmonter.

« Le pilote s'instruit au milieu de l'orage,
« Le malheur est l'école où se forme le sage. »

L'appel que Fabre d'Olivet adressait, en vers, au public de son temps lorsqu'il disait :

« O vous dont le cœur est sensible,
« Venez contempler nos travaux.
« Voyez, au milieu de nos maux,
« Ce que l'étude rend possible, »

cet appel, nous le répétons sans cesse : « Venez visiter

nos écoles, nos ateliers, disons-nous, et, après avoir examiné les résultats de l'enseignement intellectuel, musical ou industriel donné aux aveugles, vous croirez, vous comprendrez que les aveugles instruits de nos jours peuvent être utiles non seulement à eux-mêmes, mais encore à la société active au sein de laquelle ils aspirent à reprendre la place modeste que la cécité semblait leur avoir fait perdre. »

Veuillez agréer, etc.

Maurice de LA SIZERANNE

Secrétaire Général de l'*Association Valentin Haüy* pour le bien des aveugles.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE FABRE D'OLIVET

Sur M. Fabre d'Olivet on ne connaît pas de biographie quelque peu importante.

Il y a plusieurs années, *la France protestante* en publia une, assez abrégée.

Il s'en trouve une autre dans le Dictionnaire de Bouillet, qui n'est pas très exacte.

Le journal *le Soleil*, dans un feuilleton littéraire de 1888, en rendant compte des œuvres dramatiques de 1789, a cité une pièce de Fabre d'Olivet. — Voici à peu près l'article de Bouillet :

« Fabre d'Olivet, littérateur médiocre, parent de Jean Fabre, naquit à Ganges (Hérault) le 8 décembre 1768, et mourut à Paris le 25 mars 1825. Il a écrit des pièces de théâtre et quelques poésies. Il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Vers la fin de sa vie, il devint à peu près fou, et publia un volumineux ouvrage intitulé : *La langue hébraïque restituée*, où il se donna pour avoir trouvé la clé des hiéroglyphes « et prétendit avoir découvert le véritable sens des mots hébreux, que personne n'avait compris avant lui.

Cet ouvrage *insensé* fut mis à l'index. Il prétendit encore pouvoir guérir les sourds-muets. »

Dans cette courte biographie il n'y a guère que la parenté et les dates qui soient exactes.

M. Fabre d'Olivet mourut, en effet, à Paris, en 1825, mais point fou ; du moins ses derniers ouvrages n'en donnent nullement l'idée. Dans son grand ouvrage sur la grammaire hébraïque, il ne prétend point du tout posséder la clef des hiéroglyphes ; il regrette, au contraire, de ne pas les expliquer, et semble seulement pressentir qu'ils ne tarderont pas à l'être, par d'autres que par lui.

Il ne *prétendit* pas guérir les sourds-muets; mais il réussit, en effet, à en guérir quelques-uns. Dans sa jeunesse il avait étudié la médecine. Sa grande érudition l'avait mis en rapport avec des savants de tous les pays : de sorte qu'à l'aide de toutes ces connaissances, il parvint à guérir le fils d'une intime amie de sa famille, Rodolphe Grivel.

Quant à ce titre de littérateur médiocre, c'est affaire d'appréciation (1) personnelle, peut-être partagée par quelques critiques, et inévitablement combattue par tant d'autres. Si, pour juger du talent d'un auteur, on pouvait s'en rapporter au succès de ses ouvrages, Fabre d'Olivet n'est pas sans mérite, car ses ouvrages eurent parfois de grands succès.

(1) Cette appréciation a été supprimée dans les éditions postérieures du Dictionnaire de Bouillet. Cette citation fut tirée d'une des premières éditions, les suivantes en diffèrent (notamment la XVIe).

Une appréciation toute moderne d'un ancien ouvrage de Fabre d'Olivet fera ressortir quelle différence on trouvera souvent dans l'expression des jugements littéraires. Cet ancien ouvrage est une pièce de théâtre intitulée : *Le 14 Juillet*, fait historique en un acte et en vers. Une chronique théâtrale du journal *le Soleil*, du 16 juillet 1888, apprécie et l'œuvre et l'auteur d'une façon toute nouvelle, où se trouve quelque nuance de politique.

Le spirituel critique, après avoir passé en revue les œuvres inspirées par la prise de la Bastille, arrive à parler de celle-ci.

« Il y a, dit-il, un autre *14 Juillet* : celui-là, dans le genre classique et oratoire, est de ce Fabre d'Olivet, si étrange, sorte de fou apocalyptique et visionnaire, qui ne manquait pas de talent et dont on a tort de ne pas tenir compte, quand on fait l'histoire du romantisme. Par son tour d'esprit de Ballanche épileptique, par ses imitations ou adaptations de Byron, par ses poésies mystiques et ses rêveries moyenâgeuses, il en fut peut-être un facteur important. Il en fut, à coup sûr, un représentant bien curieux. Son *14 Juillet*, qui fut représenté en juillet 1790, est cependant de peu d'intérêt. Il est tout optimiste, oratoire et extatique. Il nous donne pourtant une idée de ces révolutionnaires royalistes, assez répandus à cette date, qui ne voulaient pas séparer leur amour pour les conquêtes de 89 de leur fidélité au roi, et qui prétendaient faire de la France, selon le mot un

instant célèbre, une : *Démocratie royale.* Il y a dans le *14 Juillet* un toast au roi, très significatif à cet égard. Songez que la pièce a été représentée et applaudie. Les acteurs ne jouent jamais de pièce de circonstance qu'ils ne soient assurés du succès. »

« Voici une partie de ce toast :

« Grand roi ! des cœurs pervers, de lâches courtisans
Voudraient d'un joug chéri nous montrer impatients.
Reviens de ton erreur, vois ce peuple fidèle,
Brûlant pour toi d'amour, plein de crainte et de zèle ;
Vois-le, fier mais soumis ; volage mais constant...
Et vois dans ce transport l'effet du sentiment. »

« Brave Fabre d'Olivet ! c'est lui qui méritait l'églantine ! Cœur généreux, grand esprit synthétique qui inventait d'un coup, tout à la fois, l'identité des contradictoires et la conjonction des centres ! »

Voilà pour le 14 Juillet et la prise de la Bastille.

Cette pièce est la première des œuvres quelque peu importantes que publia son auteur : il avait alors 21 ans.

Antoine Fabre avait été envoyé fort jeune à Paris par son père, riche fabricant de Ganges, pour compléter son éducation commerciale. C'est là qu'il se développa. Un hasard heureux de voisinage le mit en rapport avec un médecin célèbre, le docteur Sigault. Celui-ci. remarquant sous des dehors un peu timides des moyens très étendus, une grande facilité pour toutes choses, et peu de goût pour le commerce, se mit dans la tête d'en

faire un médecin. Un grand désir de savoir engagea le jeune homme à suivre avec zèle les leçons de l'amical et savant professeur. En même temps il s'initiait aux affaires dans la maison de son père. Son goût le poussait vers la littérature et ses diverses occupations ne réussirent pas à l'en détourner. Il commença par composer, presque secrètement, de petits récits en vers. Il se sentait attiré par la poésie, et les grands événements de 89, qui éclatèrent alors, ne firent que développer cette vocation. Il composa des pièces de vers sur les événements du jour. L'une d'elles, insérée dans un journal, attira l'attention, fut admirée et attribuée à Fabre d'Eglantine, qui n'était encore connu que par ses œuvres littéraires. Le jeune auteur comprit combien d'erreurs pourrait faire naître cette ressemblance de nom. Il changea le sien. Au nom de Fabre, qui était celui de son père, il joignit le nom de *d'Olivet*, qui appartenait à sa mère. Elle était la dernière descendante des d'Olivet de Sauves, nul ne portait plus ce nom, et son fils aîné se trouvait naturellement autorisé à le prendre. Plus tard il se fit confirmer ce droit par un acte régulier, et signa tous ses ouvrages de son nom de Fabre d'Olivet.

En 1790, il composa une ode sur la nomination du député de Nîmes, Rabaut de Saint-Étienne, à la présidence de l'assemblée : morceau poétique qui ne fut pas publié et eut cependant un certain retentissement.

Il continuait d'écrire au milieu du tourbillon révolutionnaire, qui entraîna toute la fortune de son père, en-

gloutie, comme tant d'autres, dans ce torrent et perdue par suite des assignats, de la guerre qui fermait tous les marchés étrangers aux produits français, et de tant de bouleversements que produisent les révolutions. Il a dépeint cette terrible époque dans quelques pages écrites à la fin de sa vie, qu'il appela : « Mes Souvenirs. »

« Pendant la Terreur, a-t-il dit, pendant ces deux années incommensurables, le seul moyen de sauver sa tête était de s'envelopper d'une complète obscurité. » Il était associé aux affaires de son père et tous deux travaillèrent à éviter une faillite, qu'ils eussent regardée, dans de tels moments, comme un déshonneur et un manque de patriotisme. Son père ne sauva que de faibles débris à peine suffisants pour le faire subsister, avec sa femme et ses filles, dans la petite ville de Saint-Hippolyte (Gard) où il se retira. Le fils resta dans Paris, comptant sur sa plume comme unique moyen d'existence.

Fabre d'Olivet collabora quelque temps à un journal appelé : *l'Invisible*. Il fournit quelques ouvrages à une publication bi-mensuelle qui paraissait sous le titre de : *Bibliothèque des romans*. Il écrivit aussi, mais sous un pseudonyme (*un nom de femme*, Mme *de B...*), une production futile, intitulée : *le Savant de Société*, recueil de jeux de salon dans le goût de l'époque, qui eut un succès fou.

Enfin il arriva à une position plus stable, lorsque les affaires générales s'apaisèrent un peu. Il n'avait pas porté les armes, mais son frère était sous les drapeaux, et

aidé du général Bernadotte, avec lequel il était lié depuis le commencement de la Révolution, il obtint une place dans les bureaux de la guerre.

Il continua à travailler, dans ses moments de loisir, à des ouvrages plus sérieux. Il publia, en 1799, un roman *Azalaïs et le gentil Aimar*. Ce n'était qu'un roman, et bien qu'il ait eu du succès, il ne le signa pas tout d'abord.

L'ouvrage suivant fut d'un genre plus scientifique : *le Troubadour. Recueil de poésies occitaniques*, tel fut le nom qu'il donna à la langue et à la littérature des XIIe, XIIIe et XIVe siècles dans le Languedoc et la Provence. Il voulait faire, pour le Midi, ce que l'éloquent Macpherson avait fait pour les Bardes du Nord : faire revivre une littérature oubliée, une langue presque perdue. De toutes les œuvres occitaniques qu'il put retrouver, il donna des traductions, précédées d'une dissertation savante sur l'état des lettres dans ces temps reculés.

Ce livre (publié en 1804) fut adressé à sa mère et quelques fragments de la dédicace feront comprendre avec quel entraînement il s'était consacré à ce travail.

D'un langage si doux, ô combien ma jeunesse,
Ma mère, a dû chérir les faciles attraits.
En disant ces vieux chants, que tu m'avais appris,
Je sentis qu'à nos cœurs la langue la plus chère
Est toujours celle où nous fûmes instruits
A prononcer ce tendre nom de mère.
L'un de tes fils s'honore au milieu des combats
Et moi, que le devoir loin de tes yeux appelle,

Des lettres et des arts adorateur fidèle,
Je leur consacre mon loisir,
Heureux de te donner un moment de plaisir,
Heureux de ton génie héritier plus docile
Si j'eusse réuni, guidé par tes leçons,
Les fruits de mon étude aux roses de ton style
Aussi facilement que j'ai joint nos deux noms.

Il a fait; dans cette pièce de vers, le portrait de sa famille, fixée dans cet antique Languedoc qu'il aimait tant. Son jeune frère André mourut des suites de la funeste campagne de Saint-Domingue. Cette mort prématurée, a-t-il dit, m'enleva un frère tendrement aimé, et ravit à la France un homme de bien, rempli de talents, de vertus et de modestie.

Fabre d'Olivet avait imité les travaux de Macpherson; comme lui, il fut accusé d'avoir quelquefois suppléé. par son imagination, aux fragments originaux qui lui manquaient pour compléter ses traductions. A cela il répondait, sans façon, que : il ne refuserait jamais d'être comparé à Macpherson, qu'il admirait beaucoup.

Quelques années avant la publication de cet ouvrage, il s'était lié avec M. Valentin Haüy, le célèbre fondateur de l'Institution des aveugles, et dans cette œuvre si utile il l'aida puissamment de son concours et de sa plume.

Il composa pour cette maison naissante des articles de journaux, beaucoup de morceaux de poésie, et enfin une pièce de théâtre, qui fut publiée et représentée par

les aveugles eux-mêmes : *le Sage de l'Indostan*, drame philosophique, mêlé de chœurs.

L'idée de faire paraître des aveugles sur la scène était due tout entière à M. Haüy ; M. Fabre d'Olivet se chargea de l'exécution, et ce véritable tour de force réussit parfaitement.

Ce furent les dernières œuvres poétiques qu'il publia. M. Fabre d'Olivet se maria en 1805, il épousa M[lle] A. Warin, née comme lui dans le midi de la France, mais en Gascogne, près d'Agen.

Il venait de jeter les premiers fondements de son grand ouvrage d'étymologie, et cette époque semble marquer une nouvelle phase dans son existence.

Le monde qu'il avait tant fréquenté fut presque abandonné ; il se renferma chez lui, dans sa famille, et se consacra tout entier à ce travail qui lui coûta dix années de peines et de veilles.

Il ne fut distrait un moment de cette vaste étude que par une autre traduction, celle des *Vers dorés de Pythagore*, qu'il dédia à la Classe de la langue et de la littérature de l'Institut de France.

La traduction est en vers non rimés, qu'il appela vers eumolpiques, et qu'il fit précéder d'un discours sur l'essence et la forme de la poésie. Cet ouvrage parut en 1813.

Cette vie laborieuse et paisible fut troublée par les soins qu'il donna au jeune Grivel, sourd-muet de naissance, que sa mère avait amené de Suisse à Paris pour

le faire instruire. M. Fabre d'Olivet le voyait souvent, s'y intéressa et se demanda pourquoi toute surdité native était reputée incurable.

A l'aide de ses premières études médicales, de ses relations avec beaucoup de savants médecins, de ses connaissances dans toutes les branches des sciences humaines il entreprit de soigner Rodolphe Grivel et réussit parfaitement. Cet événement vint à se divulguer et toutes les familles où se trouvaient des enfants atteints de surdité vinrent le prier de les guérir. Entraîné par sa bonté de cœur, il aurait voulu les satisfaire; mais il n'était pas médecin. La loi, par une sage prévoyance, interdit la pratique de l'art médical à tout homme n'ayant pas fait d'études régulières; évitant ainsi de livrer la santé publique aux dangereux remèdes des charlatans. Ce n'était, certes, pas le cas avec le savant Fabre d'Olivet; mais la loi n'admet pas d'exception de personnes, il n'y a devant elle ni privilège, ni exemption. Il reçut une défense absolue de continuer; sa liberté même fut menacée.

M. Fabre d'Olivet, troublé, rebuté par une sorte de persécution, abandonna toutes ses cures et se renferma dans le silence. Il se remit avec une nouvelle ardeur au travail, compléta sa grande étude d'étymologie, la fit paraître en 1815, après en avoir obtenu l'impression à l'imprimerie du Collège de France.

Le premier mot de cet ouvrage est celui-ci :— « L'origine de la parole est généralement inconnue. C'est,

dit l'auteur, en cherchant à remonter à l'origine de la parole que j'ai rencontré cette langue (la langue hébraïque) et que je l'ai particulièrement envisagée, comme une de celles dont les principes grammaticaux pouvaient le plus sûrement conduire à cette origine inconnue. »

Court de Gébelin, ajoute-t-il plus loin, lui en avait lui-même tracé le chemin en déclarant l'origine de la parole « divine ». — « Comment, » s'écrie ce célèbre écrivain, « comment a-t-on pu méconnaître ici le doigt du Tout-Puissant? Comment a-t-on pu se persuader que les paroles n'avaient aucune énergie par elles-mêmes? qu'elles n'avaient aucune valeur qui ne fût de convention, et qui ne pût être différente? que le nom de l'agneau pouvait être celui du loup, et le nom du vice celui de le vertu? que l'homme fut muet et réduit à de simples cris pendant une longue suite de siècles? Que ce ne fut qu'après une multitude d'essais infructueux et pénibles qu'il put balbutier quelques mots, et plus longtemps après qu'il aperçut que ces mots pouvaient se lier entre eux, former des phrases, composer des discours, et devenir la source de l'éloquence et de la poésie, par l'invention de tout ce qui constitue l'ordonnance admirable des tableaux de la parole ? »

Il semble que Court de Gébelin avait deviné l'ouvrage de Fabre d'Olivet, et par avance cherché à lui servir d'introduction, en exprimant ainsi sa pensée :— « Il est très possible qu'un homme retiré aux confins de l'Oc-

cident, vivant dans le XIXe siècle après J.-C., entende mieux les livres de Moïse, ceux d'Orphée et les fragments qui nous restent des Étrusques, que les interprètes égyptiens, les Grecs et les Romains des siècles de Périclès et d'Auguste. Le degré d'intelligence requis pour entendre les langues anciennes est indépendant du mécanisme matériel de ces langues : il est tel que l'éloignement des lieux ne saurait lui porter atteinte. Ces livres anciens sont mieux entendus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient même par leurs contemporains, parce que leurs auteurs, par la force de leur génie, se sont autant rapprochés de nous qu'ils se sont éloignés d'eux. Il n'est pas seulement question de saisir le sens des mots, il faut encore entrer dans l'esprit des idées. Souvent les mots offrent dans leurs rapports vulgaires un sens entièrement opposé à l'esprit qui a présidé à leur rapprochement. »

Fort de pareils encouragements, M. Fabre d'Olivet poursuivit son travail grammatical, et ensuite s'empressa de répondre aux attaques, qu'il pressentait contre son ouvrage.

« J'ai traduit la cosmogonie de Moyse, dit-il, en littérateur après avoir restitué en grammairien la langue dans laquelle elle fut écrite; ma traduction ne doit être considérée que comme une œuvre littéraire et nullement théologique. Je n'ai point prétendu qu'elle commandât à la foi de personne, encore moins qu'elle pût l'affliger. Je ne me suis engagé exprès dans aucun com-

mentaire, laissant au lecteur le soin de les faire lui-même et selon sa manière de voir. »

« Ces idées, purement littéraires, ne doivent point devenir théologiques. C'est à quoi il faut faire bien attention, afin de ne point m'imputer ensuite des mouvements religieux qui ne seraient pas mon ouvrage. Remontant aux principes de la parole et rencontrant sur mes pas la pensée de Moyse, je me suis trouvé engagé à la faire connaître. Mon intention ayant toujours été pure, j'espère que les résultats en seront heureux. »

Devant ces déclarations de l'auteur, tombent entièrement les idées qu'on a cherché à faire circuler sur son compte : qu'il avait voulu fonder une religion nouvelle. Rien ne fut jamais plus loin de sa pensée.

Son œuvre n'est qu'une œuvre littéraire, qu'il défend : — « S'agit-il de mon style ? Je l'abandonne. Veut-on s'attaquer à ma personne ? Ma conscience est mon refuge. Est-il question du fond de cet ouvrage ? Qu'on entre en lice : mais je ne reconnaîtrai de digne athlète que celui qui se présentera sur le champ de bataille de la vérité et armé par elle. Il faudra se montrer avec une connaissance entière et parfaite de l'hébreu, et me prouver, par des interprétations fondées sur des principes meilleurs que les miens, que j'ai mal entendu cette langue, et que les bases sur lesquelles repose mon édifice grammatical seraient fausses. »

A l'époque où nous vivons, ce n'est qu'avec de tels arguments qu'on peut espérer convaincre.

Quelques années après, il publia un ouvrage d'histoire générale intitulé : *Etat social de l'homme, ou histoire philosophique du genre humain.*

Publiées en 1823, ces longues annales s'étendent depuis les temps préhistoriques jusqu'à leur date. L'auteur s'écarte de la ligne ordinairement suivie par les écrivains, et s'attache surtout à faire ressortir le rôle de la Providence, de la main de Dieu dirigeant les événements du monde, souvent en lutte avec la volonté des hommes.

Quelques phrases du commencement de l'ouvrage le représenteraient comme très hostile à l'empereur Napoléon Ier. Ce ne fut que passager. Plusieurs fois il écrivit des vers en son honneur, composa un *oratorio* à l'occasion de son sacre, une autre pièce de vers à propos d'un très beau portrait impérial, exposé par le grand peintre miniaturiste Augustin.

Enfin il présenta deux vers à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres pour décorer le piédestal des chevaux de Corinthe; vers qui semblent glorifier les victoires d'alors :

Fiers enfants du passé, portez à l'avenir
Des miracles présents l'immortel souvenir

Fabre d'Olivet avait été profondément irrité par les persécutions que lui attira la guérison du jeune Grivel. Sa rancune ne s'arrêta pas à ceux qui le poursuivirent, il la fit remonter jusqu'à l'empereur, qui ne s'y était pas opposé.

Plus tard, il parut revenir de ses préventions, et rendit hommage aux talents militaires de Napoléon.

Ses derniers ouvrages furent : la traduction d'un drame de Lord Byron, *Caïn*, mystère dramatique en 3 actes. — Une tragédie en vers intitulée : *Idamore ou le prince Africain*, ouvrage écrit en vue de signaler les horribles abus de la traite des noirs, et les crimes où entraîne le droit à exercer l'esclavage.

Ce dernier ouvrage resta complètement inédit.

La traduction de Byron fut imprimée.

Parmi les articles de journaux qui parurent en 1825 sur la mort de M. Fabre d'Olivet, il faut citer un article du *Constitutionnel* :

NÉCROLOGIE

« Les lettres viennent de perdre un laborieux et profond philologue, dans la personne de M. Fabre d'Olivet, digne émule de M. Court de Gébelin. Il s'était livré avec un rare succès à l'étude des langues, en remontant à leur source; il avait cultivé les plus anciennes, sans négliger les modernes qu'il possédait presque toutes. Parmi les importants ouvrages qu'il a mis au jour, on remarque celui qui a pour titre : — *la Langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétabli et prouvé, par leur analyse* (in-4°, divisé en 2 parties). La première offre une dissertation sur l'origine de la parole, et une grammaire hébraïque fondée sur des principes nouveaux;

la seconde, une traduction de la cosmogonie de Moyse, où l'on aperçoit une foule de différences avec les versions connues jusqu'ici. L'auteur met d'abord sous les yeux du lecteur, à côté du texte hébreu, le mot en caractères modernes et il fait suivre chaque paragraphe d'une version en anglais et en français, qu'il accompagne d'observations (en notes) extrêmement curieuses, résultat de recherches extrêmement savantes.

« On a aussi, de lui, un ouvrage profond ayant pour titre : *De l'état social de l'homme, ou vues philosophiques sur l'histoire du genre humain* (2 vol. in-8), ouvrage dans lequel l'origine et les éléments de la société sont recherchés, ainsi que ceux des gouvernements et des religions, remontant ainsi aux causes des vicissitudes et des altérations qu'ont subies ces grandes institutions.

« La mort l'a enlevé il y a un mois, à l'âge de cinquante-six ans, au milieu de ses travaux, auxquels il se livrait sans réserve, négligeant tous les moyens de fortune, et vivant dans un état très médiocre.

« Il n'avait pour délassement que la société d'un petit nombre d'amis dont il avait mérité l'estime et l'attachement; il laisse des écrits précieux et deux enfants de douze à quatorze ans, un fils et une fille. Il professait la religion protestante, et est mort en paix avec lui-même, ainsi qu'avec le genre humain. »

Une seule inexactitude, légère, s'est glissée dans les dernières lignes de cet article : il ne laissait pas seulement deux enfants, mais, une jeune fille de 18 ans, un

fils de 14, et un troisième enfant, une petite fille de 7 ans, sous la garde d'une mère, veuve presque sans ressource. Il avait toujours négligé la fortune, mais, au moins, il mourut en paix.

Il avait professé la religion protestante à laquelle il était attaché, et par sa foi, et par toutes les traditions de sa famille. Au milieu des persécutions religieuses qui signalèrent la fin du règne de Louis XIV et une partie du XVIIIe siècle, la famille d'Olivet fut presque anéantie ; un enfant de huit ans échappa seul, comme par miracle, et fut l'aïeul de Suzanne d'Olivet, cette mère chérie de Fabre d'Olivet. Par son père il était le neveu de Jean Fabre, dont l'héroïsme filial a fait un personnage presque légendaire, bien célèbre sous son surnom de l'Honnête criminel.

LE

SAGE DE L'INDOSTAN

DRAME PHILOSOPHIQUE EN UN ACTE ET EN VERS

MÊLÉS DE CHŒURS DE MUSIQUE

PAR

FABRE D'OLIVET

Représenté à l'Institut national des Aveugles-Travailleurs, par les aveugles eux-mêmes, en thermidor an IV (1796)

PERSONNAGES DRAMATIQUES

LE SAGE.
UN VIEILLARD.
UN ENFANT AVEUGLE.

PERSONNAGES ÉVOQUÉS

BÉLISAIRE.
MILTON.
SANDERSON
HOMÈRE.
CHŒUR AÉRIEN.

Un tableau magique, composé d'élèves de l'Institut des aveugles-travailleurs.

La scène est en Asie.

LE

SAGE DE L'INDOSTAN

DRAME PHILOSOPHIQUE

Le théâtre représente une grotte taillée dans le roc.

On voit des vases, des globes, des parchemins épars et dans le fond un autel sur lequel brille la flamme pure et légère de l'alcool. Au lever de la toile, on voit le sage assis, méditant sur un parchemin déroulé devant lui.

CHŒUR AÉRIEN

Calme profond, silence auguste et doux,
Régnez dans ce lieu solitaire ;
Loin du tumulte et des soins de la terre,
Un sage médite avec vous.

UNE VOIX SEULE

Il vient, de la nature, en ce séjour tranquille,
Etudier les lois, surprendre les desseins ;
Il ne s'éloigne des humains
Que pour leur être plus utile.

CHŒUR

Calme profond, silence auguste et doux,
Régnez dans ce lieu solitaire.
Loin du tumulte et des soins de la terre
Un sage médite avec vous.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SAGE, *seul*

(Sortant d'une méditation profonde).

Non, je ne puis percer ton sublime mystère,
Je ne puis te comprendre, ô Nature! ô ma mère!
Lequel de tes enfants assez audacieux
Soulèvera le voile épaissi sur nos yeux?
Qui pourra remonter à l'essence des choses,
Connaître leurs effets, développer leurs causes?
Nul mortel. C'est assez, faibles jouets du sort,
Nous, pour qui la naissance est si près de la mort,
Nature ! c'est assez que notre intelligence
Connaisse sa faiblesse, et sente ta puissance.
Heureux, qui, dégoûté des plaisirs corrupteurs,
Humble dans ses désirs, sévère dans ses mœurs,
Loin du bruit des cités, se choisit un azyle
Ignoré des mortels, innocent et tranquille;
Qui, de la vérité saisissant le flambeau,
A l'erreur comme au vice arrache le bandeau.
Et qui, sans passion, sans orgueil, sans système,
Interroge à la fois la nature et lui-même.
Son génie, à sa source en secret ramené,
Contemple l'Éternel dont il est émané.

(Il se lève vivement en achevant ces mots.)

Être suprême! O toi, dont l'essence profonde
Est l'âme, le principe et le ressort du monde,
Toi, dont la main puissante a lancé dans les airs
Ces globes lumineux qui peuplent l'univers,
Je te salue, ô Dieu! reçois le faible hommage
D'un être intelligent, fier d'être ton ouvrage.
Trop souvent sur la terre, adoré des mortels,

Le sanglant fanatisme usurpa tes autels,
Son culte t'outragea ; la stupide ignorance
Te méconnut ; l'orgueil nia ton existence.
Des hommes égarés, avec trop de succès,
S'armèrent contre toi de tes propres bienfaits.
Du crime et de l'erreur je connus l'imposture ;
Je te cherchai moi-même au sein de la nature ;
Et, grâce à ton secours, je marchai sur ses pas
Loin des indifférents et surtout des ingrats.
Pénétré de l'ardeur qui m'anime et m'éclaire,
J'ai plané, près de toi, loin du sentier vulgaire :
J'ai pensé que le feu dévançant l'univers
Avait seul de l'espace occupé les déserts.
Sous cet emblême saint j'ai voulu t'adorer ;
Et mes mains, sur l'autel où je viens t'implorer,
Ont allumé ce feu dont la brillante flamme
Te rappelle à mes sens et te peint à mon âme.
Peut-être... Mais que vois-je ? Un vieillard languissant
Au pied de ces rochers conduit un faible enfant ;
Accablé de fatigue, il s'avance avec peine :
L'un et l'autre en ces lieux quel motif les amène ?
Il n'importe, courons ; servons l'humanité :
Le premier des devoirs est l'hospitalité.

SCÈNE SECONDE

Le sage, un vieillard, un Enfant aveugle.

LE SAGE

Étranger, quel que soit, dans ce désert aride,
Le sort qui vous égare ou le soin qui vous guide,
Acceptez mes secours ; ouvrez-moi votre cœur ;
Ne craignez rien, parlez : j'ai connu le malheur.

LE VIEILLARD

La voix du peuple est juste, et selon sa promesse
Je vois que la vertu s'unit à la sagesse.
Heureuse la patrie, heureux le sol sacré,
Qu'habite le mortel par les Dieux inspiré.
Cet enfant... que de maux le destin nous impose !
D'un pénible voyage est l'objet et la cause.
Vous le voyez, le ciel l'eût comblé de présents
Mais il ferme à ses feux le plus beau de ses sens.
Consumé de chagrin, dans Ormus, ma patrie,
Je traînais dans les pleurs ma languissante vie ;
Implorant tour à tour les Dieux et les mortels,
Prodiguant tous mes biens, assiégeant les autels :
Lorsque des étrangers, à qui de longs voyages
Avaient des nations appris tous les usages,
Me dirent, que, non loin des rivages fameux
Qu'habita Zoroastre au temps de nos ayeux,
Vivait seul, retiré dans une grotte obscure,
Un sage vertueux, l'amour de la nature,
Dont la force magique et les ordres puissants
Faisaient gronder la foudre et déchaînaient les vents.
Ce récit en mon cœur fit naître l'espérance ;
Et je vis sur ces bords un terme à ma souffrance.
Le salut de mon fils fut mon unique loi :
Je partis, et, le sort s'intéressant à moi,
Nous entrâmes, guidés par la faveur divine,
Hier, avec la nuit, dans la ville voisine.
Seul, conduisant mon fils, aux premiers feux du jour,
J'ai, dans ce lieu désert, cherché votre séjour.
Ah ! ne rebutez pas ma timide prière,
Pour l'amour paternel, rendez à la lumière

Mon fils, errant, hélas ! dans la nuit des tombeaux.
Votre cœur est touché de l'excès de mes maux ;
Vos yeux, tournés vers moi, se remplissent de larmes.
C'en est fait ! et mon fils va contempler les charmes
Du soleil éclatant et de l'azur des cieux :
Il connaîtra son père, il lira dans ses yeux.
O sensible mortel ! dans son bonheur extrême
Il vous devra bien plus qu'à la nature même !

LE SAGE

Qu'il m'est cruel, hélas ! dans le trouble où je suis,
De détruire l'erreur qui charme vos ennuis ?
Profondément ému, je voudrais pouvoir faire
Ce prodige inouï que votre cœur espère ;
Et ce n'est qu'à regret.......

LE VIEILLARD

Vous résistez, grands Dieux !

LE SAGE

Mon pouvoir n'est pas tel qu'on l'a peint à vos yeux.
La nature a ses lois que nul ne peut enfreindre.
Je ne suis qu'un mortel, et je dois, sans me plaindre,
Adorer comme vous et bénir ses travaux.
Toujours quelque bonheur accompagne nos maux.

LE VIEILLARD

Quoi ! cet infortuné qu'a trahi la nature......

LE SAGE

Il doit à ses décrets obéir sans murmure.
L'enfant qui, de sa mère, oublierait tous les soins
Et qui la maudirait pour un bienfait de moins,
Que mériterait-il ? Le nom d'ingrat, sans doute :

O vieillard ! des ingrats ne suivez pas la route.
Il est vrai, votre fils, privé de la clarté,
Languit dans l'ignorance et dans l'oisiveté ;
La nature, pourtant, de sa plus pure flamme
N'a pas privé ses yeux sans pénétrer son âme :
Sachons en profiter. Et s'il faut, aujourd'hui,
Vous prêter des secours, comptez sur mon appui.

LE VIEILLARD

Eh ! quel espoir, sans vous, me reste-t-il encore ?
Affaibli par les ans : c'est vous seul que j'implore ;
Daignez me secourir, daignez guider mes pas,
Vers ce but fortuné que je ne connais pas.
Puisqu'il faut que mon fils renonce à la lumière,
Du moins de la sagesse ouvrez-lui la carrière.
Et qu'au fond de son cœur l'éclat de la vertu
Le dédommage, hélas ! du jour qu'il a perdu.

LE SAGE

Eh bien ! soyez content, père tendre et sensible ;
A vos vœux désormais il n'est rien d'impossible.
Pour éclairer nos cœurs par des moyens nouveaux
Des mortels, à ma voix, vont sortir des tombeaux.
J'invoquerai le nom de ces hommes sublimes
Qui, du sort oppresseur innocentes victimes,
Opposant leur courage à sa fatalité,
Ont marché d'un pas ferme à l'immortalité.
Le savant Sanderson, le vaillant Bélisaire,
L'audacieux Milton et le divin Homère,
A vos regards surpris, paraîtront tour à tour.
Ne craignez pas pourtant, que du sombre séjour,
Par de magiques sons, j'aille troubler les mânes.
Il est un art plus noble ignoré des profanes.

Quand le ciel le permet, un prodige nouveau
Fait sortir la clarté de la nuit du tombeau.
Invoquons l'Éternel.

LE VIEILLARD

Et toi, sans nulle crainte,
Adresse à Dieu, mon fils, ton innocente plainte.

(Le sage verse l'alcool sur le feu sacré : une flamme brillante remplit la grotte, des sons harmonieux se font entendre.)

CHŒUR AÉRIEN

Être éternel, toi, dont les feux
Fécondent la nature entière,
O Dieu puissant de la lumière,
Dieu puissant, exauce nos vœux.
Un sage t'implore,
Viens le protéger;
Que ta main colore
L'air le plus léger.
Qu'un brillant nuage
Vienne offrir au sens
La parfaite image
Des êtres vivants.

L'ENFANT AVEUGLE

Dans la nuit profonde
Où coulent mes jours,
Mon espoir se fonde
Dans ton seul secours.

L'ENFANT

O Dieu que j'implore,
Sauve du danger
L'enfant qui t'adore ;
Viens le protéger.

LE CHOEUR

Un sage t'implore
Viens le protéger ;
Que ta main colore
L'air le plus léger.

SCÈNE TROISIÈME

Le Sage, le Vieillard, l'Enfant, Bélisaire.

BÉLISAIRE

Au séjour des mortels quelle voix me rappelle ?
Quel art, pour me donner cette forme nouvelle,
A rassemblé de moi les éléments divers,
Dès longtemps dispersés dans ce vaste univers ?

LE SAGE

Bénissons l'Éternel. Approchez, Bélisaire,
Et que votre vertu nous guide et nous éclaire.
Parlez : lorsque jadis un tyran furieux
Vous ravit sans pitié la lumière des cieux,
Quel fut le sentiment qui domina votre âme ?

BÉLISAIRE

Je me dis, un soldat que la valeur enflamme,
Et qui pour sa patrie affronte le trépas,
N'excepte pas ses yeux du destin des combats.
On veut me les ravir ; je les perds sans me plaindre.
J'ai méprisé la mort ; que puis-je avoir à craindre ?

LE VIEILLARD

Vous fûtes insensible à cet affreux revers ?

BÉLISAIRE

Non : j'avais une épouse, un enfant dans les fers.
En pensant à leurs maux, à leurs tristes alarmes,
A mon sang répandu se mêlaient quelques larmes.
Mais j'appris leur exil, et bientôt la douleur,
A l'espoir le plus doux, fit place dans mon cœur.
Si je puis, m'écriai-je alors avec ivresse,
Embrasser ces objets de ma vive tendresse ;
Les serrer dans mes bras, les presser sur mon sein,

Sentir encor leur cœur palpiter sur le mien,
Je suis assez heureux ; volons vers leur asile.
Un pauvre enfant guida ma démarche débile.
Que le chemin fut long ! que de maux ! que de soins !
La seule charité pourvut à nos besoins.
Un jour, il m'en souvient, fatigué du voyage,
Mon guide était assis sur un tombeau sauvage ;
Un reptile en sifflant sort du sein des débris,
L'enveloppe soudain de ses affreux replis
Et s'abreuve du sang, que, d'une dent impure,
Il faisait lentement jaillir de sa blessure.
Je m'élance à ses cris, et mes faibles secours,
Mes efforts incertains conservèrent ses jours.
Mais, glacé de terreur, interdit, sans haleine,
L'enfant sur ses genoux se soutenait à peine.
Il me fallut, errant dans ce bois écarté,
Seul, porter dans mes bras mon guide ensanglanté...
Je rejoignis enfin une épouse chérie.
Moment le plus cruel... le plus doux de ma vie !
Pressé contre son sein, inondé de ses pleurs,
J'oubliai, pour jamais, le monde et ses erreurs,
Et le faste des cours, et le fracas des armes,
Et mes lauriers sanglants baignés de tant de larmes.
Au sein de la nature, à moi-même rendu,
Je trouvai les vrais biens : la paix et la vertu.

LE VIEILLARD

Vous, à qui la clarté dut paraître si chère,
Invincible guerrier, généreux Bélisaire,
Vous renoncez sans peine à ses brillants attraits !
Vous bénissez le ciel !... et moi... je l'accusais !

(Le sage arrose le feu sacré ; un nouveau trait de musique se fait entendre ; Milton paraît.)

SCÈNE QUATRIÈME

Les précédents, Milton.

LE SAGE

Audacieux Milton, vous dont la voix hardie.
Adoptant des Hébreux le culte et le génie,
Du premier des humains a chanté le malheur
Et décrit des enfers la ténébreuse horreur,
Quel Dieu vous inspira? Quelles mains immortelles,
Pour un essor si grand, vous prêtèrent des ailes?

MILTON

Le malheur m'instruisit. Non, je n'aurais jamais,
Sans le malheur, formé de si vastes projets.
Jouet de la fortune et poète éphémère,
Heureux, j'aurais rampé dans le sentier vulgaire.
Je fus persécuté : j'éprouvai ce transport
Qu'oppose une âme forte aux injures du sort.
Sans biens et sans amis, errant dans les ténèbres,
Je fixai mes regards sur ces hommes célèbres
Victimes, comme moi, du destin irrité :
Le vieux Tyrésias, ce prophète vanté,
L'aveugle Tamyris, le chantre Méonide
Homère, que, surtout, j'osai prendre pour guide.
Je cherchai le sujet le plus propre à mes vœux,
Terrible, intéressant, sombre et majestueux.
Loin de ces demi-dieux, si vantés dans les fables,
Loin de ces paladins aux géants retoutables,
Je choisis pour héros, pour objet de mes vers,
Le père des humains : pour scène l'Univers.

Si mes efforts heureux, dignes de mon ouvrage,
De la postérité méritent le suffrage,
Si ma muse, fertile en préceptes profonds,
Fit goûter des vertus les touchantes leçons,
Si j'ai de quelque gloire honoré ma patrie,
Tout est le fruit du sort qui poursuivit ma vie :
Sa rigueur fut pour moi le Dieu qui m'inspira.
Le bonheur m'eût perdu, le malheur m'illustra.
O des faibles humains aveuglement extrême!
Ils blasphèment de Dieu la volonté suprême,
Ils accusent le sort; et peut-être sans lui,
Au milieu des forêts ils vivraient aujourd'hui.
Sans la nécessité, mère de l'industrie,
Ils seraient sans talent, sans vertus, sans génie.
Elle les contraignit d'abandonner les bois,
De fonder des cités et de créer des lois.
Elle forgea le fer, elle bâtit les villes,
Dessécha les marais, rendit les champs fertiles,
Dompta de l'Océan les flots impétueux,
Unit les nations par d'invisibles nœuds.
Le pilote s'instruit au milieu de l'orage :
Le malheur est l'école où se forme le sage.
Vainqueur des éléments ainsi que des revers,
L'homme a conquis la terre et subjugué les mers !

LE VIEILLARD

Votre brûlant discours et m'entraîne et m'enflamme,
O Milton, vos leçons se gravent dans mon âme.
Un doute cependant occupe mes esprits :
Vous connûtes le jour que n'a point vu mon fils.

(Le sage évoque de nouveau et Sanderson paraît.)

SCÈNE CINQUIÈME

Les précédents, Sanderson.

LE SAGE : *au Vieillard, en montrant Sanderson.*

Ce mortel, revêtu de sa forme première,
Ainsi que votre fils ignora la lumière.
Sa volonté pourtant, par des travaux heureux,
Sut forcer la nature à répondre à ses vœux.

LE VIEILLARD, *à Sanderson.*

Quoi ! dans l'obscurité plongé dès votre enfance,
Privé de souvenirs, dénué d'espérance,
Vous avez, Sanderson, trouvé dans votre cœur
Un courage assez grand pour un si grand malheur ?
Vous avez combattu cet obstacle invincible
Qu'opposait à vos vœux la nature inflexible ?
Vous avez triomphé ?

SANDERSON

Que ne peuvent le temps,
Les efforts assidus et les travaux constants ?
Que ne surmonte pas une étude profonde !
Peut-être qu'Archimède eût ébranlé le monde,
Si le trépas fatal, jaloux de ses succès,
N'eût borné son audace ainsi que ses projets!
Les chefs-d'œuvre brillants dont s'honora la Grèce
Furent l'amusement de ma tendre jeunesse.
Mais bientôt, moins épris de leurs charmes trompeurs,
Je quittai le Parnasse et ses vaines erreurs ;
Préférant aux accents d'Alcée et d'Euripide
La plume de Newton et le compas d'Euclide.
De la vérité seule adorant les appas,

Je mis toute ma gloire à marcher sur ses pas.
J'étais privé du jour, mais au fond de mon âme
La sagesse parvint et fit briller sa flamme.
Une étude pénible assura mes succès ;
Je fis en peu de temps de rapides progrès.
Dans leurs profonds calculs je suivis Pythagore,
Diophante, Archimède, et je fis plus encore :
Ce que ne croira pas l'incrédule avenir,
Si pourtant jusqu'à lui mon nom peut parvenir,
Dans une chaire auguste à l'Angleterre entière,
L'aveugle Sanderson expliqua la lumière,
Démontra des couleurs les rapports infinis
Et du savant Newton commenta les écrits.
A la persévérance il n'est rien qui résiste :
Quels que soient ses projets, quand le sage y persiste
Il n'est rien ici-bas dont il ne vienne à bout :
La constance et la foi sont maîtresses de tout.

LE VIEILLARD

C'en est fait, mon esprit ne forme plus de doute ;
Nos maux ne sont affreux qu'autant qu'on les redoute.
Vos discours éloquents viennent de me prouver
Que le malheur n'est rien pour qui sait le braver.
Bélisaire lui dut le repos de sa vie,
Sanderson la science et Milton le génie.
Hélas ! puisse mon fils ne lui devoir pas moins !

LE SAGE

Attendez sans ennui les effets de mes soins.

(Un trait de symphonie se fait entendre, la flamme de l'alcool brille sur l'autel d'une clarté plus pure : Homère paraît.)

SCÈNE SIXIÈME

Les précédents, Homère.

LE SAGE

O toi qu'avec raison le monde entier révère,
Poète créateur, docte et divin Homère,
Pardonne si ma voix, tremblante et sans appui.
Ose du sein des morts t'évoquer aujourd'hui ;
Je sais à quel péril mon audace m'engage !
A mes faibles accents abaisse ton langage.
Éclaire mes esprits, dissipe mes erreurs,
L'indulgence toujours habita les grands cœurs.

HOMÈRE

Hélas ! qu'espères-tu ? D'une main ennemie,
Le temps inexorable a glacé mon génie ;
L'âge a détruit ma force et son poison mortel
A frappé mes esprits d'un sommeil éternel.
Homère ne vit plus qu'au sein de ses ouvrages.
S'ils ont bravé des ans les funestes outrages,
Interroge mes vers...

LE SAGE

Tes vers chéris des Dieux,
O fortuné veillard ! sont immortels comme eux.
Gravés avec ton nom au temple de Mémoire,
A l'envie elle-même ont imposé leur gloire.
Leur lustre impérissable a subjugué le temps.
Mais l'erreur des mortels empoisonna tes chants.
L'un y prit des combats les fureurs inhumaines (1),
L'autre y trouva des droits pour nous forger des chaînes(2)

(1) Alexandre.
(2) Pisistrate.

Et la foule des Dieux, dont tes vers sont remplis,
Du vulgaire stupide égara les esprits.
Daigne de tes leçons m'expliquer le mystère.

HOMÈRE

Des frivoles humains voilà le caractère :
Dociles au mensonge et sourds à la raison,
Il n'est rien qui, pour eux, ne se change en poison.
Cette foule de Dieux dont je peins les querelles,
Les haines, les combats, les blessures cruelles,
Aurais-je dû le dire ? elle habite nos cœurs.
Ce sont nos passions, nos vices, nos erreurs.
Jupiter, ou s'il est un nom plus digne encore,
De l'Être tout-puissant est le nom que j'adore.
Il était de tout temps ; avant tout. Dans ses mains
Il tient la paix, la guerre et le sort des humains.
Il dispense à son gré les talents et la gloire.
Ennemi des combats, s'il donne la victoire,
Son œil compatissant, sensible à nos malheurs,
S'ouvre sur les vaincus comme sur les vainqueurs.
Voilà mes sentiments. Et si, dans mes ouvrages,
A d'autres Déités je rendis des hommages,
Si ma main leur dressa de fragiles autels,
C'est que, pour les instruire, il faut plaire aux mortels.
Qui ne voit que Vénus est la vaine mollesse,
Junon le fol orgueil et Pallas la sagesse ;
Que Mars, ce monstre avide et de sang et de pleurs,
Des conquérants altiers nous montre les fureurs ;
Que Pluton, Némésis, les fières Euménides,
Et le Tartare affreux, ce séjour des perfides,
Sont des noms inventés pour le charme des vers,
L'amusement des bons, et l'effroi des pervers ?

LE SAGE

On excuse tes Dieux ; mais tes héros sauvages,
Comment ne pas haïr leurs féroces courages ?
Achille n'est-il pas trop prompt et trop fougueux ?
Agamemnon trop fier, trop dur, trop orgueilleux ?
Et la cause, surtout, d'une guerre fatale,
Hélène, cet objet de honte et de scandale,
Osas-tu la chanter ?...

HOMÈRE

Oui sans doute ; et je crois
Qu'Hélène n'était pas indigne de mon choix.
Sa beauté, ses malheurs, son extrême jeunesse,
Mais surtout ses remords excusent sa faiblesse.
Elle fait pardonner par ses touchants appâts,
Des Troyens et des Grecs les funestes débats.
Achille, je l'avoue, est superbe et sauvage ;
Mais au lieu d'un guerrier devais-je peindre un sage ?
Atride de l'orgueil suit les fiers mouvements ;
Mais il rougit bientôt de ses égarements ;
Il se combat lui-même, et sa défaite auguste
Le rend plus vertueux, plus modeste et plus juste.
Ainsi j'appris à mettre un frein aux passions ;
A craindre la discorde et les divisions ;
C'était pour l'avenir que je voulais écrire.
A peine la raison eut sur moi quelque empire
Que je vis qu'à moi seul je n'appartenais pas ;
Puissant, j'aurais voulu réformer les États ;
Mais pauvre et sans crédit, l'entreprise était vaine.
Le Parnasse m'offrait une palme certaine :
Je voyais des vertus le chantre harmonieux,

Le Poète, honoré presque à l'égal des Dieux.
J'entrai dans la carrière, et je dus à ma lyre,
En captivant les cœurs, le droit de les instruire.
La Grèce, cependant, rebelle à mes accents,
Ferma longtemps l'oreille et le cœur à mes chants.
Sans pitié pour mes maux, mon ingrate patrie
Aux horreurs du besoin abandonna ma vie.
Privé du jour, errant de déserts en déserts,
A quelques villageois je récitais mes vers;
Et les tristes honneurs du malheureux Homère
Se bornaient au secours qu'on offre à la misère.
Mais ce moment de peine et de calamité
N'était qu'un jour perdu pour l'immortalité.

LE VIEILLARD

O ciel! qu'ai-je entendu? Quoi! La Grèce coupable
Fut pour vous, à ce point, cruelle, impitoyable?
Elle permit qu'Homère, errant, abandonné,
Terminât sans appui son sort infortuné?
Voilà le cœur de l'homme : il ne voit le génie
Qu'avec indifférence, ou dévoré d'envie.
Le sage méconnu, persécuté, haï
Des hommes et du sort également trahi,
De malheurs en malheurs traîne sa vie entière.
Seulement quand la mort vient fermer sa paupière,
Quand il dort insensible au fond du monument,
Alors chacun rougit de son aveuglement;
Chacun éclate en pleurs, en regrets inutiles
Et sur le marbre froid sème des fleurs stériles :
C'est lorsqu'ils ne sont plus qu'on plaint les malheureux.
Ne verra-t-on jamais un peuple généreux

Qui protège les arts? qui sente leur empire?

LE SAGE

Écoutez seulement ce que le ciel m'inspire:
Aux rives du couchant et sous un ciel serein
Est un peuple éclairé, sage, vaillant, humain,
Inspiré du génie et favori des Grâces,
Dont la gloire et l'amour suivent partout les traces;
Un peuple des beaux-arts généreux protecteur,
Qui, par de justes lois, honore le malheur.
Naguère dans son sein on vit paraître un sage (1),
Qui, déplorant du sort l'inconstance et l'outrage,
Par des soins assidus et d'utiles secours,
Sut tirer du néant les muets et les sourds,
De nos arts, de nos lois parvint à les instruire;
Leur apprit à penser, à s'exprimer, à lire!
Un autre, aussi jaloux de soulager nos maux,
Aux aveugles daigna consacrer ses travaux,
Éclaira leur raison, et, dans leurs mains savantes,
Sut remplacer des yeux les clartés bienfaisantes.
Lui seul, de votre fils pourra guider les pas,
Je vous transporterai dans ces heureux climats
Au milieu de ce peuple et tendre et magnanime.
Mais, d'abord, à vos yeux, le zèle qui m'anime
Veut offrir un tableau, sublime, intéressant,
Où règne des vertus l'accord le plus touchant:
Tel qu'il est à Paris, en cet instant peut-être.

(On entend une symphonie.)

LE VIEILLARD

Quels sons harmonieux!

(1) L'abbé de L'Épée.

LE SAGE

Vois, qui les a fait naitre,
Des aveugles! regarde, admire les travaux.

(A un signe du sage, le fond s'est ouvert et n'a laissé paraitre qu'une gaze derrière laquelle sont groupés les aveugles-travailleurs.)

LE SAGE

Vois ces heureux époux, par des moyens nouveaux,
De leurs enfants chéris instruire la jeunesse,
Les former aux talents ainsi qu'à la sagesse.
Tandis que ces mortels, privés de la clarté,
Mais savants dans cet art en Europe inventé,
Tracent de l'imprimeur l'écriture mobile,
D'autres, mêlant ici l'agréable à l'utile,
Égayant leurs travaux par de brillants concerts,
Ou confondent leurs voix ou modulent des airs.
Là, cette jeune fille, heureuse, en sa misère,
D'épancher ses douleurs dans le sein de sa mère,
Lui peint dans ses écrits ses tendres sentiments.
Plusieurs sont occupés de travaux différents ;
Mais tous, dans leurs loisirs, cultivent l'harmonie.
La musique adoucit les peines de leur vie,
Soulage leurs ennuis et remplit dans leur cœur
Le vide ténébreux qu'a creusé le malheur.
La leur ravir serait leur ravir l'existence.
Écoute les accents de leur reconnaissance ;
Après, dans ces déserts, je ne te retiens plus :
Pars ; et puisse ton fils égaler leurs vertus.

UNE VOIX SEULE

O vous dont le cœur est sensible,
Venez, contemplez nos travaux.

Voyez, au milieu de nos maux,
Ce que l'étude rend possible!
Tantôt le champêtre hautbois
Unit à nos accents sa douce mélodie;
Tantôt le violon, se mêlant à nos voix,
Y joint sa superbe harmonie.
Mais le présent le plus flatteur
Que nous fassent les Dieux, c'est une voix flexible;
A ses accords touchants, il n'est rien d'impossible,
Elle va toujours droit au cœur.
Soit qu'elle chante les alarmes,
Soit qu'elle chante les loisirs,
Elle force à verser des larmes
Ou fait partager nos plaisirs.

L'ENFANT AVEUGLE

Remplis mes souhaits, ô mon père!
Conduis-moi dans ces lieux charmants,
Bientôt je pourrai, je l'espère,
Mêler ma voix à ces accents.
Mais le seul bonheur où j'aspire,
En m'instruisant dans ce séjour,
Hélas! c'est de pouvoir t'écrire
Pour toi jusqu'où va mon amour.

CHŒUR FINAL

Chantons en ce jour d'allégresse,
Chantons le peuple généreux
Que notre malheur intéresse,
Qui protège notre faiblesse,
Et nous donne un azyle heureux.

(Le tableau magique disparaît.)

A MON AMI, M. HAÜY,

DIRECTEUR DE L'INSTITUT DES AVEUGLES-TRAVAILLEURS

Acceptez, mon ami, l'hommage que je vous fais de cet essai dramatique.

C'était au bienfaiteur, à l'ami constant des aveugles, qu'il appartenait d'épuiser tous les moyens de les instruire: aussi l'idée de les faire paraître sur la scène est-elle entièrement de vous. Je n'ai que secondé vos vœux en essayant de faire un drame qu'ils pussent jouer sans inconvénient. Les scènes épisodiques m'ont paru les plus faciles à rendre, et je les ai choisies. Quant au sujet, je l'ai puisé tout entier dans l'Institut que vous dirigez : j'y ai trouvé le caractère du sage ; et les travaux, les talents des aveugles m'ont donné le dénouement. Puisse cet ouvrage contribuer en quelque chose à l'amusement et à l'instruction de vos élèves ! Puisse-t-il contribuer à leur soulagement ! J'aurais dû peut-être faire une préface pour m'excuser envers les savants d'avoir osé faire parler Milton et Homère ; mais je sais qu'on lit peu les préfaces ; et les véritables savants m'excuseront en faveur du motif qui m'a guidé. Au reste, je dois convenir que quelques-unes des idées philosophiques

répandues dans ce drame, et qui doivent en justifier le titre, surtout celles qui ont quelque rapport au principe de l'univers, m'ont été suggérées par les excellents ouvrages de M. Delille de Salle : c'est sans doute lui rendre un faible hommage ; mais je devais cet aveu à la vérité. Vous savez, mon ami, combien je suis le zélé partisan de la vérité : vous devez en douter moins que jamais, quand je me dis avec estime,

Votre ami,

FABRE D'OLIVET.

VERS

LUS PAR M. FABRE D'OLIVET

Dans une réunion à la maison des aveugles-travailleurs, à l'occasion de la fête de M. Valentin HAÜY, *le 14 février 1795.*

C'est dans ces lieux sacrés où mon âme attendrie
Se livre aux plus doux transports,
Que j'aime à contempler, sous les communs efforts
Et des talents et du génie,
Le malheur combattu, la nature asservie ;
Et de l'humanité les paisibles autels
Offrir un nom de plus au culte des mortels.
Qui, sans émotion, verra le doux spectacle
De cet enfant infortuné,
Qu'une ingrate nature avait abandonné,
A la société réuni par miracle,
Y former d'utiles liens,
Faire avec nos talents un échange des siens.
Par ses accents flatteurs il ajoute des charmes
Aux vers de Ducerceau, d'Harleville ou d'Imbert,
L'autre, mêlant sa voix au plus touchant concert,
Excite l'allégresse ou fait couler les larmes.
Tandis que, sans rivalité,
Les talents enchanteurs, la modeste beauté,

Unissant à la fois l'agréable à l'utile
Viennent embellir cet azile.
Que cet accord a de charmes puissants !
Que la vertu semble facile,
Et qu'on suit de nobles penchants,
En mêlant ses efforts à des soins si touchants !
D'où naît un si rare assemblage ?
Quel mortel adopta tous ces infortunés
Qu'une mère marâtre avait abandonnés ?
Qui ? L'ami des humains, un sage,
Dont les soins bienfaisants et les talents vainqueurs
D'une nature injuste ont réparé l'outrage ;
Qui fuit d'un vain renom les frivoles honneurs,
Mais dont le nom chéri vivra dans tous les cœurs.

FIN

Poitiers. Imp. Blais, Roy et Cie, 7, rue Victor-Hugo.
